

Élodie Blouin *

L'hystér-hic de l'institution ou l'embarras diagnostique **

En guise d'ouverture, je souhaitais vous lire quelques mots de Freud datant de 1915, extraits de son texte « L'inconscient » : « De même que Kant nous a avertis de ne pas oublier que notre perception a des conditions subjectives [...], de même la psychanalyse nous engage à ne pas mettre la perception de conscience à la place du processus psychique inconscient qui est son objet ¹. » Je le cite car ce qu'il écrit là entre pour moi en écho avec mon embarras, qui réside dans l'effet que peut avoir l'absence de distinction entre le conscient et l'inconscient, entre l'énoncé et l'énonciation, c'est-à-dire ce qui est en train de se dire sous l'énoncé.

L'hystér-hic de l'institution ou l'embarras diagnostique, donc... Il y a en effet comme un hic dans les institutions. Ce hic, c'est que l'on entend disparaître l'hypothèse de l'inconscient, et j'ai adjoint ce hic à l'hystérie car les sujets hystériques, ou ceux supposés tels, en font, je trouve, parfois les frais. Remarquez maintenant que le mot « hic », s'il signe la présence d'un « problème » dans la définition qu'on en donne, est aussi un adverbe de lieu, comme dans le *hic et nunc*, l'ici et maintenant. Et c'est bien de ce lieu du langage et de ce qu'il implique qu'il va être question.

Freud repère l'existence de l'inconscient dans la façon dont les lapsus, les rêves, les actes manqués, les mots d'esprit ou encore les symptômes se forment. La condensation et le déplacement sont deux mécanismes qu'il déploie notamment dans *L'Interprétation des rêves* ². Ils seront repris par Lacan qui, *via* la linguistique, les nommera métaphore et métonymie, afin de souligner le rôle primordial du signifiant, à partir de quoi il pourra dire que l'inconscient est structuré comme un langage. Cela, il le développe dès les années 1950 : « [...] disons plutôt qu'il est structuré parce qu'il est fait comme un langage, [et] qu'il se déploie dans les effets du langage ³ ». L'article indéfini « un » langage vient souligner quant à lui la singularité de la logique signifiante à l'œuvre pour chacun.

La logique du signifiant, c'est qu'un signifiant renvoie à un autre signifiant, soit par connexion d'un signifiant à un autre : la partie pour le tout, la cause pour l'effet, etc., c'est ce que l'on appelle alors la métonymie, « boire un verre » en est un exemple, soit par substitution d'un signifiant par un autre et c'est la métaphore. Brassens lorsqu'il chante « une petite fleur dans une peau de vache, une petite vache déguisée en fleur » prend la précaution d'éluder délicatement le signifiant femme, que l'on n'entend pas mais dont on déduit la présence. C'est comme cela que l'on peut entendre déjà la métaphore : créer un effet de signification poétique pour Brassens, subjectif pour Lacan. C'est cet effet subjectif qui m'intéresse aujourd'hui et qui permettra au sujet d'habiter un corps meurtri par le langage.

Un des effets majeurs et assez fabuleux du langage est de pouvoir opérer une transformation de l'organisme en un corps unifié. L'enfant est accueilli dans un « bain de langage », cela veut dire que le langage le précède, il est là avant lui. Et du nouage des sons, des paroles et des corps, émergera un signifiant privilégié, un signifiant maître à partir duquel une articulation avec un signifiant second témoignera de la constitution d'un Autre nécessaire à la prise du langage sur le corps. Ce signifiant second que l'on nommera S2, on peut déjà l'entendre avec l'équivoque qu'il suggère : « est-ce d'eux ? » Cependant, cette unification du corps n'est pas non plus une garantie donnée par le langage. Il y faut un consentement, ce que Lacan appelait « l'insondable décision de l'être ⁴ ».

Et l'absence d'unification d'un corps qui a des limites, qui permet la distinction entre soi et l'autre, qui permet de sortir du transitivisme, c'est aussi dans le langage que nous pouvons l'entendre, c'est-à-dire que c'est à travers la façon dont le corps sera parlé que nous pourrions entendre l'unification ou le morcellement du corps.

Je vais m'attarder un peu sur la question difficile du diagnostic différentiel, en continuant à tirer le fil du signifiant et de la métaphore. Je vous propose donc de déplier et de mettre en tension deux exemples dans lesquels on entend ces distinctions, et quelques incidences dans le langage d'avoir ou non un corps unifié.

Le premier exemple, nous le trouvons dans un texte de Freud qui date de 1915, « L'inconscient ». Il est certes un peu ancien, mais c'est tout à fait comme cela que l'on peut entendre certains sujets parler.

« Le Dr. V. Tausk (Vienne) a mis à ma disposition quelques-unes des observations qu'il a faites dans un cas de début de schizophrénie ; [...] Une des malades de Tausk, une jeune fille qui fut conduite à la clinique après une dispute avec son bien-aimé [nous dirions aujourd'hui de façon bien moins

jolie "conjugopathie"], se lamente : "Les yeux ne sont pas comme il faut, ils sont tournés de travers". Ce qu'elle explique elle-même, dans un langage cohérent, en lançant une série de reproches contre le bien-aimé : "elle ne peut pas du tout le comprendre, il semble à chaque fois différent, c'est un hypocrite, un *tourneur d'yeux*, il lui a tourné les yeux, maintenant elle a les yeux tournés, ce ne sont plus ses yeux, elle voit maintenant le monde avec d'autres yeux" [...] En accord avec Tausk je fais ressortir de cet exemple le fait que la relation à l'organe (à l'œil) s'est arrogé la fonction de représenter le contenu tout entier.

Le discours schizophrénique présente ici un trait hypocondriaque, il est devenu langage d'organe ⁵. »

Il est intéressant de noter que la patiente ne dit pas qu'elle voit désormais son bien-aimé autrement parce qu'elle s'est rendu compte qu'il était hypocrite, ce qui impliquerait une dialectique, une articulation entre elle et lui, des reproches et des questions quant à ce qu'elle est pour lui. Ce qu'il se passe pour elle passe par les organes du corps, ici en l'occurrence les yeux. Le verbe colle à l'organe sans en passer par l'écho du corps. Un écho implique un retour dans un après-coup et une temporalité propre à la dialectique signifiante, ce que l'articulation métaphorique des signifiants rend possible donc. Ici par contre, le signifiant « yeux » ne renvoie « à rien d'autre qu'à lui-même » (pour reprendre ce que dit Lacan sur le néologisme dans son séminaire *Les Psychoses* ⁶), il n'est pas pris dans la substitution signifiante propre à la métaphore, il est nu, déshabillé de son pouvoir métaphorique.

Lorsque Freud avance que le mot (il ne connaissait pas encore la notion de signifiant) est le meurtre de la chose, cela veut dire qu'à partir du moment où l'on nomme, à partir du moment où un mot, un organe ou une personne devient un signifiant, alors la chose en question perd de son existence intrinsèque. La chose devient signifiante lorsqu'elle va pouvoir être questionnée quant à sa présence et à son absence, quant à son lien avec le sujet, bref, lorsqu'elle va représenter une énigme pour le sujet. Ce n'est pas, par exemple, parce qu'une femme a un enfant qu'elle deviendra mère, parce que « mère » doit pouvoir devenir signifiant pour être habité ; de même qu'« enfant » est un signifiant ; s'il existe des bébés congelés, c'est sans doute parce que l'être de chair qui arrive là n'a pas pu devenir signifiant.

La mortification, Lacan la fait porter sur la jouissance. Dans l'exemple de cette jeune patiente, on entend bien qu'il n'y a pas eu de mortification de l'organe, la jouissance de l'organe reste enserrée sur elle-même sans la possibilité d'être prise dans la médiation du lien à l'Autre. Ce que nous apprennent les sujets schizophrènes aux prises avec l'envahissement du

langage, c'est que le signifiant n'a pas entamé la jouissance comme il a pu le faire dans les névroses.

Un peu plus loin dans son observation, Freud souligne qu'un sujet hystérique aurait « tourné les yeux convulsivement ». Cette remarque me permet de vous lire le second exemple. Il émane d'une note de bas de page des *Études sur l'hystérie* écrites par Freud et Breuer et parues en 1895. Freud écrit : « Dans certains états d'altération psychique profonde, il se produit évidemment aussi une imprégnation symbolique des expressions verbales plus artificielles par image sensorielle et sensation. Chez Frau Cécilie, chaque pensée se transformait à certains moments en une hallucination dont la suppression exigeait beaucoup d'esprit. Elle se plaignait alors d'être poursuivie par une hallucination où elle voyait ses deux médecins (Breuer et moi) pendus dans le jardin à deux arbres voisins. Cette hallucination disparut après que l'analyse eut découvert les faits suivants : le soir précédent, elle s'était vu refuser par Breuer un certain médicament qu'elle réclamait. Elle espéra alors réussir auprès de moi mais me trouva tout aussi impitoyable que Breuer. Elle se fâcha et se dit dans son émotion : "Ces deux-là se valent, l'un est bien le pendant de l'autre ⁷ !" »

Alors, en quoi une hystérique aurait-elle « tourné les yeux convulsivement » ? Eh bien parce que son corps aurait été la caisse de résonance propre à faire résonner l'écho de la pulsion scopique. Pour le dire autrement, le corps dans l'hystérie devient un élément signifiant dans la métaphore, et le symptôme supplée à ce qui est éliidé. Frau Cécilie, la patiente du second exemple, avait pour symptôme des névralgies faciales « extrêmement violentes », dont Freud dégage un lien symptomatique avec « la sensation ⁸ » d'avoir reçu une gifle en plein visage à la suite d'« une remarque [que son mari] lui avait faite et qui l'avait péniblement frappée ⁹. » L'hallucination disparaît avec l'analyse, c'est-à-dire qu'elle lui était énigmatique parce qu'elle condensait des éléments refoulés qui s'exprimaient donc à son insu.

L'insu, le non-su... Si l'on fait du corps de l'hystérique le lieu privilégié d'un « ça parle » à son insu, il faut aussi dire que ça ne parle pas toujours par le biais des conversions hystériques. Dans un article que j'apprécie beaucoup, intitulé « L'"H" de l'affect : Hystérie-Honte-Haine », Albert Nguyên souligne comment l'hystérique est « la reine de l'affect », elle est même, dit-il, « l'arène où les affects se livrent bataille ¹⁰ ». Je souligne ce point car il accompagne souvent le qualificatif de « démonstrative » qui vient coller audit diagnostic énoncé d'ailleurs d'une lettre « H » ; alors l'hystérique est accompagnée de la suspicion de facticité et de tromperie... Qui cette « H » vient-elle châtrer pour apparaître aussi insupportable dans

les institutions ? Elle convoque l'impuissance de celui qui est le témoin de ce qui se joue là et détourne parfois le regard. La question se pose parfois dans les équipes : « Mais qu'est-ce qu'on peut dire ? »

Que la psychanalyse puisse être une orientation dans les institutions suppose que les professionnels soient avertis du « surgissement de l'inconscient ¹¹ » et puissent en tenir compte dans la fonction qui est la leur. C'est d'ailleurs ce que proposent les Formations cliniques du Champ lacanien cette année avec ce titre : *Qu'est-ce qu'une clinique psychanalytique* ¹² ?

Avant de conclure, je voulais encore souligner un autre aspect du signifiant. Je vous lis quelques lignes extraites de « Radiophonie » : « Suivre la structure, c'est s'assurer de l'effet du langage. [...] La structure s'attrape de là. De là, c'est-à-dire du point où le symbolique prend corps. [...] Le corps, à le prendre au sérieux, est d'abord ce qui peut porter la marque propre à le ranger dans une suite de signifiants ¹³. » Le point, la marque signent une dimension synchronique, qui n'est plus la dimension temporelle évoquée plus haut. Elle signe la présence du réel. Ainsi Lacan s'éloigne-t-il de la linguistique qui « dérouté quant au réel ¹⁴ ».

S'il est d'ailleurs des affects dont il s'agit de tenir compte, ce sont ceux du réel (la haine, la honte, l'angoisse) qui témoignent de l'effet du consentement à la perte, à la castration radicale du langage et de son effet de corps, comme marque.

Je souligne, de façon très condensée, ces différents aspects du signifiant, dont la présence et le poids du réel, car c'est dans le langage de celui qui énonce que peut s'attraper le nouage entre les trois consistances dégagées par Lacan, le réel, le symbolique et l'imaginaire.

Or, si l'enjeu n'est pas simple et peut représenter parfois un embarras, il rejoint, je crois, la question de la façon dont la psychanalyse lacanienne peut nous orienter dans les institutions. Cette conception du sujet qui d'être mordu par le langage perd un bout de chair, réoriente là où l'imaginaire et les traits (pervers, hystériques...) déroutent.

De plus, la disparition de l'hypothèse de l'inconscient semble aller de pair avec le fait d'attribuer une conscience à ce qu'agit un sujet. C'est oublier ou refouler tout aussi bien que la jouissance fait retour dans le corps de l'hystérique à son insu, même si quelque chose là le concerne et qu'il embarque avec lui l'Autre auprès de qui la question de son être sera portée, ce qui n'est certes pas sans laisser indifférent ! C'est oublier aussi que le phénomène, l'image (un t-shirt qui tombe sur l'épaule, par exemple) n'est jamais à prendre comme un signe d'un quelconque diagnostic, que la jouissance, de ne pas

être entamée, arrimée au corps par l'appareillage du langage, déboussole et qu'il s'agit de savoir quel corps le t-shirt vient habiller.

Je dirai que c'est peut-être à partir du nœud que nous pouvons penser dans les institutions, et peut-être penser que le réel, le symbolique et l'imaginaire soient remis à leur juste place. Le réel de la jouissance, le réel du sexe et de la mort, c'est cela l'insu-portable. La structure concerne les soignants (au sens large) comme les soignés, et les premiers ont tout autant à faire avec le réel, qu'ils le veulent ou non, à chacun ensuite de vouloir en savoir quelque chose, ou pas.

*↑ Pôle 11, Auvergne.

**↑ Intervention, à Clermont-Ferrand le 9 octobre 2021, lors de la journée préparatoire aux Journées nationales *Hystéries*, qui se sont tenues les 27 et 28 novembre 2021 à Paris.

- 1.↑ S. Freud, « L'inconscient », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1998, p. 74.
- 2.↑ S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1999.
- 3.↑ J. Lacan, Archive INA du 19 mai 1976 à propos de l'inconscient et du langage.
- 4.↑ J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 177.
- 5.↑ S. Freud, « L'inconscient », art. cit., p. 111-112.
- 6.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 43.
- 7.↑ S. Freud, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1994, p. 145.
- 8.↑ *Ibid.*, p. 145.
- 9.↑ *Ibid.*, p. 142.
- 10.↑ A. Nguyên, « L'"H" de l'affect : Hystérie-Honte-Haine », *Tu peux savoir*, 8 mars 2018, <https://www.tupeuxsavoir.fr/publication/l-h-de-l-affect-hysterie-honte-haine>, p. 2.
- 11.↑ J.-P. Drapier, « L'institution au risque de la psychanalyse... et retour », *Mensuel*, n° 105, Paris, EPFCL, avril 2016, p. 45.
- 12.↑ Le Collège du Centre-Est a proposé samedi 16 octobre 2021 à Vichy une ouverture en présence d'Irène Tu Ton.
- 13.↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 408-409.
- 14.↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 489.